Revue d'histoire des colonies

Une région historique de l'Algérie : le pays Chaouia

Georges Hardy

Citer ce document / Cite this document :

Hardy Georges. Une région historique de l'Algérie : le pays Chaouia. In: Revue d'histoire des colonies, tome 37, n°130, deuxième trimestre 1950. pp. 81-100;

doi : https://doi.org/10.3406/outre.1950.1149

https://www.persee.fr/doc/outre_0399-1385_1950_num_37_130_1149

Fichier pdf généré le 25/04/2018

REVUE
D'HISTOIRE DES COLONIES

UNE RÉGION HISTORIQUE DE L'ALGÉRIE : LE PAYS CHAOUIA

Persée BY: creative commons

Au touriste qui débarque en Algérie et qui tient à sortir des sentiers battus, on conseille le plus souvent une excursion dans l'Aurès. On est sûr qu'il ne sera pas déçu.

Car l'Aurès n'offre pas seulement un lot exceptionnel de paysages inattendus ou grandioses : il représente, par sa constitution physique autant que par le caractère de ses habitants, une des régions les plus nettement individualisées de l'Afrique du Nord.

Il marque, à l'Est de la dépression du Hodna, un relèvement et un épanouissement de l'Atlas saharien et forme un énorme massif montagneux qui n'a pas d'égal en Algérie : c'est là que se dresse le point culminant, le Chélia, qui atteint 2.328 mètres ; c'est là, surtout, que se rencontrent le plus grand nombre de hauts sommets et les reliefs les plus accentués.

Sa structure est relativement simple : elle consiste en une série de plans parallèles, alignés du Sud-Ouest au Nord-Est avec une remarquable régularité, serrés, aigus, avec des crêtes franchement dessinées. Entre ces plis, les rivières — Oued Guebli ou El Haï, Oued Abdi, Oued El Abiod — se sont creusé des vallées profondes, qui, dans les parties les plus résistantes, prennent l'allure de canyons brutalement encaissés, comme les gorges de Khoufi et de Mchounèche, où s'insinue l'Oued El

Abiod. Parfois aussi, leur travail d'affouillement les a amenées à passer d'un sillon dans l'autre et à s'ouvrir des cluses étroites, telles que la porte d'El Kantara, domaine de l'Oued El Haï, ou les gorges de Tighanimine, qui enserrent l'Oued El Abiod. Partout s'impose, en même temps que l'aspect de montagne, l'impression d'une nature violente, qui se plaît aux rudes contrastes, aux constructions audacieuses, aux effets de vertige.

Par sa situation en latitude, le pays, dans son ensemble, subit l'influence du climat saharien, mais les brusques changements d'altitude lui valent un manteau végétal singulièrement varié. A la roche calcinée des crêtes, aux fauves pâturages des hauteurs, s'oppose le tapis verdoyant des vallées, — larges oasis où se superposent les trois étages classiques de végétation : palmiers, arbres fruitiers, cultures vivrières, — cependant que les pentes sont par endroits couvertes de forêts de cèdres. Pauvres ressources, et qui suffisent pourtant à doubler d'indépendance économique l'originalité et l'isolement de la région.

Tout cela compose une puissante et prestigieuse forteresse, facile à défendre contre les assauts de l'extérieur et nettement séparée du reste du monde. A l'Ouest, elle est contournée par la cassure du Hodna, qui s'allonge du Nord-Ouest au Sud-Est et qui ouvre une porte aux invasions sahariennes de tout ordre, climatiques aussi bien qu'humaines. A l'Est, elle se prolonge par une sorte d'ouvrage avancé, les monts des Nemencha, dont l'altitude, plus faible, se tient aux environs de 1.000 mètres et dont le type de relief dominant est le plateau, mais qui, par la direction de leurs plissements, s'apparentent à l'Aurès et s'arrêtent devant les chaînes tunisiennes par une coupure parfaitement tranchée. Au Sud, elle tombe en abrupt sur le Désert et domine une vaste nappe de caillasses, produit de l'intense érosion que les oueds ont exercée à l'intérieur du massif.

Au Nord, il est vrai, la limite manque de cette précision. On se trouve là en présence d'une région qui diffère de l'Aurès par ses aspects principaux et qui, pourtant, lui est incorporée. Les noms que les géographes lui ont donnés sont incertains : « région des chotts constantinois », « hauts plateaux de Constantine ». C'est bien, en effet, un assemblage de hautes plaines, d'une altitude presque partout supérieure à 800 mètres, et trouées de notables bassins intérieurs ; mais elles n'ont nulle part cette allure d'immensité qui se révèle dans les Hauts Plateaux oranais.

Quant aux dépressions, elles sont loin d'avoir l'importance des chotts algérois ou oranais. Le trait essentiel du pays, il est dans une suite de chaînons orientés du Sud-Ouest au Nord-Est, discontinus, très espacés, démantelés par l'érosion, dominés par des hauteurs en forme de dômes, et qui, s'enchevêtrant avec les plaines, encadrant les cuvettes, donnent, selon l'expression d'E. F. Gautier, l'image d'un « damier irrégulier ». C'est là, en réalité, une projection des rameaux montagneux de l'Aurès, pourvue comme eux d'appréciables ressources en eau, propice au pâturage, mais capable aussi de se prêter aux cultures, et l'on peut y voir le glacis de la forteresse aurasienne.

En tout cas, par la géographie comme par l'histoire, le massif de l'Aurès et les plateaux constantinois sont inséparables. Ils se complètent mutuellement, ils commandent un même genre de vie, ils contribuent à former une zone intermédiaire entre les régions agricoles du Tell et les steppes sahariennes, et il est tout indiqué de les grouper sous ce vocable commun, emprunté au nom de leurs occupants : « le pays chaouia ».

*
* *

Chaouia vient de l'arabe *cha*, brebis. C'est un terme un peu méprisant, appliqué par les chameliers sahariens à des gens qui sont réduits à des occupations sans grandeur, l'élevage des moutons et des chèvres, et qui sont exclus du vrai nomadisme.

Sans doute les Chaouia sont-ils tenus à des déplacements périodiques : leurs pâturages d'hiver sont dans les plaines et leurs pâturages d'été dans la montagne. Mais c'est là simple transhumance, à rayon relativement court, et dont on retrouverait l'équivalent en mainte région de l'Europe.

Au surplus, l'élevage n'est pas le tout de l'économie chaouia : la culture y occupe une large place. Mais c'est une culture qui, elle aussi, par suite des étagements de climats, exige des migrations saisonnières. D'un bout à l'autre du pays, travaux et récoltes se succèdent au long de l'année : semailles et moisson de l'orge, ramassage et séchage des abricots, des amandes, des figues et des noix, cueillette des dattes, tout cela ne s'opère ni au même moment ni dans les mêmes parages, et ce sont d'incessantes allées et venues du Nord-Est au Sud-Ouest ou *vice-versa*.

A noter que ce semi-nomadisme, plus lié au temps qu'à l'espace, s'accommode d'un modeste appareil, qui ne rappelle en rien les imposantes caravanes sahariennes. Les chevaux et les chameaux n'y figurent qu'en très petit nombre, le bourricot et la mule en font tous les frais. Il n'est pas question d'un déménagement total : on n'emporte que les objets nécessaires à de brefs campements, une tente, des provisions, quelques ustensiles de cuisine, quelques outils et — détail qui ferait rougir de honte les grands nomades, — la petite charrue en bois.

Le gros de leurs biens mobiliers et de leurs réserves alimentaires, les Chaouia le conservent dans des villages, qu'ils n'habitent guère et dont la consistance affirme tout de même un sédentarisme profond. Ce sont généralement des villages de montagne, voire des nids d'aigle, juchés sur des pitons et difficiles d'accès. Les maisons, serrées en un bloc, sont disposées en escalier suivant la pente et, malgré la pluie et la neige des hivers, couvertes, non point de toits en tuiles, comme en Kabylie, mais de terrasses, comme au Sahara. Elles se composent à l'ordinaire de deux pièces basses, dont le plafond est soutenu par quelques piliers de bois et percé d'un trou pour laisser passer la fumée du foyer ; une sorte d'estrade de terre ou de roc, avec de vieux tapis et des haillons, sert de lits et de sièges ; une outre en peau de bouc est suspendue à un crochet de bois ; des poteries de couleur sombre occupent les coins, et c'est tout. Une autre pièce, qui communique avec celles-là, est réservée au bétail, à moins qu'il ne partage le logis même de la famille. En somme, un refuge et une resserre plutôt qu'une demeure, et qui se refuse à toute préoccupation de confort ou d'agrément. En temps normal, ces villages denses laissent une impression de dépeuplement, d'abandon, : on n'y voit guère que des vieilles femmes et des enfants, ou des gens de passage, accroupis au café maure ; tous les éléments actifs de la population séjournent à des kilomètres de là pour les cultures ou le pâturage et ne reviendront toucher barre que pour déposer les fruits de leur travail et prendre quelque repos entre deux déplacements.

Ce n'est pas dans sa maison particulière que le Chaouia transporte les produits de ses récoltes : au cours de ses longues absences, ils y seraient trop exposés ; c'est dans un magasin collectif, la *guelaa*, qui domine le village avec des airs de château-fort, et si haut perché qu'il faut parfois des échelles, voire des

cordes pour y pénétrer. Partant d'une cour intérieure d'une dizaine de mètres de côté, un plan incliné, à spires quadrangulaires, conduit aux différents étages ; des chambres s'alignent le long d'une galerie et, sous la protection de fortes serrures en bois, abritent d'énormes couffins finement tressés, semblables à de hautes jarres, remplis de grains ou de fruits séchés.

Au premier signal d'alarme lancé par les gardiens de la guelaa, ce sédentaire qui nomadise, mais qui ne s'éloigne guère à plus de 20 kilomètres de son centre d'action, bondit pour défendre son bien.

*
* *

On suppose bien qu'un pays aussi naturellement retranché, aussi puissamment individualisé, peuplé de purs Berbères farouchement attachés à leur personnalité ethnique, s'est montré plus prompt que tout autre à nourrir une humanité raidie dans sa volonté d'indépendance, et qu'il a tenu, du même coup, depuis l'aube des temps, un rôle historique d'une ligne particulière.

Le pays chaouia, dans l'antiquité, c'est le pays des Numides, soit, aux yeux des Romains, le pays des nomades par excellence. Il semble probable, au demeurant, que les Chaouia aient eu alors un genre de vie surtout pastoral et que leur nomadisme, n'étant pas surclassé par celui des Sahariens, qui ne disposaient pas encore du chameau, soit apparu le type même de ce mode d'existence.

C'est avec Carthage que les Chaouia entrent dans l'histoire. Elle ne tarde pas à exercer sur eux une double attraction, économique et politique. Elle les associe insidieusement aux complications de son jeu impérialiste, et bientôt ces fédérations de tribus, plus ou moins lâches et momentanées, font place à des organisations cohérentes et pourvues d'une forte autorité, — tel le royaume des Massyles, ou Numides de l'Est, entre le royaume des Masélyles et le territoire carthaginois.

Mais les exigences, les maladresses de Carthage irritent ces princes berbères, qui entendaient seulement se servir de son alliance. Loin de la secourir dans sa lutte contre les Grecs de Sicile, ils lui créent toutes sortes d'embarras qui la mettent à

deux doigts de sa perte, puis, dès que s'ouvre le conflit entre Rome et Carthage, vont de l'une à l'autre au mépris de tout engagement et finalement portent à la puissance punique le coup de grâce.

C'est ainsi que Massinissa, fils du roi des Massyles, après une feinte soumission à ses anciens alliés, se sépare de l'armée carthaginoise en plein combat, prend parti pour Scipion et triomphe avec lui dans les deux victoires des Grandes Plaines et de Zama. C'est encore Massinissa qui, enrichi des dépouilles de Syphax et devenu roi des deux Numidies, force Carthage, par des attaques répétées, à rompre l'inaction qui lui avait été imposée et provoque par là la troisième guerre punique, d'où il sortira plus fort et plus avide que jamais.

Après lui, ce sera Jugurtha qui, contre le gré du Sénat romain, confisque à son profit toute la Numidie, soutient contre Rome une guerre farouche, joint à ses talents de guerrier une étonnante aptitude à corrompre ses adversaires et ne succombe qu'à la trahison.

Intimidée, Rome s'interdit d'annexer un pays qui se révèle si foncièrement rebelle à la domination : elle se contente d'un protectorat, avec des princes de son choix qu'elle s'efforce de tenir en tutelle. Mais les troubles civils qui vont l'agiter inciteront les vaincus ou les ambitieux à chercher des complicités en Afrique, et la Numidie redeviendra tout d'un coup un redoutable foyer d'incendie. Juba Ier, roi de la Numidie orientale, prend le parti de Pompée contre César : il est vaincu à Thapsus et se suicide, le royaume de Numidie disparaît, la Province d'Afrique proconsulaire prend sa place. Allons-nous donc assister à une romanisation de la citadelle berbère ?

Nulle part l'occupation romaine n'a été plus réduite à l'état de simple fiction. L'Aurès et ses abords continuent de former un îlot réfractaire, où l'aurotié de Rome ne parvient pas à se faire reconnaître. Pendant longtemps, le *limes* ne dépasse pas la limite septentrionale de l'Aurès : c'est seulement avec Antonin et grâce à des renforts empruntés aux armées de Syrie, du Danube et d'Espagne, qu'une route stratégique traversera le massif, et c'est au temps de Commode, de Septime-Sévère et de Caracalla que le *limes* le contournera par le Sud. Les cités qui sont créées — Théveste, Mascula, Timgad, Lambèse, Tobna, — longent le pied de la montagne ; la IIIe Légion, rempart

mouvant de l'Afrique soumise, y tient garnison et passe le plus clair de son temps à refouler les montagnards dans leur repaire à peu près inviolé.

A la fin de l'Empire, l'offensive numide se réveille avec furie et sous une forme nouvelle : c'est d'ailleurs un des traits les plus accusés du pays que de varier, au gré des circonstances, ses moyens de lutte pour l'indépendance. De proche en proche, le christianisme a pénétré en Numidie, mais c'est pour y donner sans retard l'occasion d'un schisme, le donatisme, qui se complique d'une révolte sociale, la jacquerie des Circoncellions, — ceux qui se glissent autour des fermes (circum cellas) pour piller, incendier, tuer, au nom d'un égalitarisme qui n'est au fond que le vieil esprit d'indépendance aurasien.

Cependant, ce rude pays, s'il ne s'est jamais absorbé dans la Province d'Afrique, n'a pas tout à fait échappé au rayonnement romain. Sa civilisation matérielle et, du même coup, son genre de vie, se sont transformés. Le sens pratique du Berbère, si aiguisé, lui a découvert les avantages de l'irrigation, la possibilité et les profits de cultures et de procédés nouveaux. Les olivettes, par exemple, se sont développées. D'autre part, l'élevage du chameau s'est propagé dans le Sahara dès la fin du IIe siècle, et le vrai nomadisme, le nomadisme aventureux et remuant, est devenu l'apanage des tribus du Désert, tandis que le pays chaouia, dans ses montagnes, se mettait à pratiquer cette économie associée, qui fait aujourd'hui son originalité. Ainsi, la vie chaouia changeait de face en quelque mesure, mais elle devait puiser dans ce changement une force de résistance accrue.

*
* *

Aux Romains succèdent en Afrique du Nord les Vandales. Il est possible que cette invasion forcenée ait un moment obtenu du pays chaouia une soumission au moins apparente, mais cela ne dura guère. « Dès avant la mort d'Hunéric, dans les huit années qui suivirent la mort de Genséric, écrit Procope, les Maures qui habitent le mont Aurès firent sécession et conquirent leur autonomie... Les Vandales n'ont jamais pu les ramener à l'obéissance, l'armée vandale n'a pas même essayé d'escalader leurs montagnes abruptes... A partir du moment où les Maures

de l'Aurès eurent secoué la domination vandale, ils n'eurent plus rien à craindre, ils furent les maîtres. Au pied Nord de la montagne, dans la plaine, les Maures évacuèrent tous les habitants de Timgad, qui étaient nombreux, et détruisirent la ville à ras du sol ». Voilà qui est net.

Cet assaut contre l'envahisseur avait d'ailleurs amené l'ancienne Numidie à sortir de l'émiettement et de l'anarchie qu'avaient entraînés l'émeute désordonnée des Circoncellions, d'origine toute populaire. L'autorité des chefs s'était rétablie. L'Aurès avait à sa tête un roi, comme au temps de Massinissa ou de Jugurtha : il s'appelait Iabdas, et Procope lui donne le titre d' « Aurasianorum Maurorum princeps ». L'Empire de Byzance, qui prétendait recueillir en Afrique l'héritage de Rome et qui, sans trop de peine, s'était débarrassé des Vandales, allait se heurter à cette unité reconstituée et se convaincre à son tour que le pays chaouia n'avait rien perdu de ses traditions.

Dès le départ de Bélisaire, en 534, la révolte éclate partout à la fois. L'Aurès, qui est resté en dehors du *limes* byzantin, sert d'abord de refuge aux rebelles des autres régions, puis devient ouvertement le centre de la résistance berbère. En 536, l'eunuque Solomon se porte à l'attaque du massif ; il échoue et se retire pour mettre sur pied une expédition de plus large envergure : une sédition de soldats, conduite par un des leurs, Stozas, et soutenue par les chefs de l'Aurès, lui fait remettre à plus tard cette entreprise manifestement malaisée. En 539, il y revient, sur l'ordre de Justinien, avec des troupes nombreuses et disciplinées, et attaque l'Aurès par le Nord : Iabdas accepte la bataille en plaine, au pied du massif ; il est vaincu, et Solomon pénètre dans les vallées, y laisse des garnisons, qui se maintiendront à peu près pendant quatre ans. Mais le feu n'est pas éteint : en 543, un soulèvement général de la région oblige Solomon à reprendre les armes ; il est battu près de Cilium, au Sud-Est de Tebessa, rejoint dans sa fuite et tué. Dès lors, les Byzantins sont pratiquement évincés du pays chaouia, qui, de plus, tient en effervescence toutes les contrées d'alentour. D'année en année, ce sont des soulèvements, que les généraux les plus habiles ne réussissent à réprimer qu'en surface. Les villes du pourtour, Tébessa, Sétif, Guelma, s'enferment entre des murailles massives, flanquées de tours énormes, et mènent une vie anxieuse.

*
* *

En Afrique du Nord, c'est toujours une invasion qui chasse l'autre : cette fois, ce sont les Arabes qui se chargent de refouler les Byzantins.

Maîtres de l'Egypte et de la Tripolitaine, ils hésitent longtemps avant de s'attaquer à ce « Lointain perfide » qu'est à leurs yeux le Maghreb : ils se bornent à des razzias dans les confins tunisiens et, même après avoir vaincu l'exarque Grégoire, se retirent. Enfin, en 670, un chef arabe plus audacieux que les autres, Oqba ben Nafi, tente l'aventure et, pour commencer, fonde, face à l'Aurès, — le lieu n'est pas choisi au hasard, — une « place d'armes », « Kaïrawan, Kairouan », d'où l'Islam, lui font dire les historiens arabes, « rayonnera jusqu'à la fin des temps ». Disgrâcié peu après cet exploit, il reprend l'avantage en 681 et décide de traverser tout le Maghreb d'Est en Ouest avec ses cavaliers. Il y parvient, mais en tournant les obstacles, en se gardant bien, notamment, de s'attaquer au bloc de l'Aurès.

Pendant qu'il est occupé, en bon nomade, à piller le Sud marocain, la Berbérie se soulève en masse contre lui, et c'est à l'appel d'un chef de l'Aurès, Kossayla, de la grande tribu des Aourâba, qui, fait prisonnier, avait réussi à s'échapper. Quand Oqba veut revenir vers l'Est, d'importantes forces berbères le harcèlent, essaient de lui barrer la route : il est vaincu et perd la vie dans un combat auprès de Biskra. Kossayla, entrant alors en liaison avec ce qui reste de troupes byzantines en Afrique, s'avance sur Kairouan, que les Arabes évacuent sans combattre, et, pendant cinq ans, tient la Berbérie en son pouvoir.

Vers 688, un retour offensif des Arabes met brusquement fin à son régne : il est tué au Sud de Kairouan. Son vainqueur, au demeurant, s'en tient là et ne cherche pas à occuper le pays, qui, faute d'un chef assez puissant, perd son unité, mais conserve son indépendance. Quelques années après, une autre armée arabe, envoyée par le califat de Damas, entreprend de mater les Berbères : aussitôt l'unité se reforme, cette fois sous l'impulsion d'une femme, de la tribu aurasienne des Djerâoua, Dihya ou Damia, surnommée la Kahina, — la Devineresse, —

en raison du don de prophétie qu'on lui prêtait. Les Arabes sont écrasés sur les bords de la Meskiana, rejetés en Tripolitaine, et la Kahina, durant cinq ans, dit-on, reste, comme Kossayla, à la tête d'un puissant royaume berbère. Après quoi, des mécontentements, peut-être dus aux coutumes de sa tribu dont la reine prétendait généraliser l'adoption, entraînent des divisions et provoquent les Arabes à revenir en force : la Kahina, vaincue et poursuivie jusque dans l'Aurès, est tuée près d'un puits qui porte encore son nom.

Légende plutôt qu'histoire, ce grand drame dont Kossayla et la Kahina sont les héros, et dont maint épisode est sujet à caution. Pourtant, ce qu'on en sait de certain concorde avec les traces profondes qu'il a laissées dans le folklore et qui attestent pour leur part l'importance des événements. Ce qui, du moins, est incontestable, c'est que le pays chaouia une fois de plus a servi de centre à toute l'action : les protagonistes appartiennent tous deux — l'historien Ibn Khaldoun en est garant, — à des tribus de l'Aurès ; c'est au Sud de l'Aurès, auprès de Biskra, que Kossayla est vainqueur d'Oqba, c'est à l'Est de l'Aurès qu'il est vaincu et c'est au cœur même de l'Aurès que la Kahina succombe à son tour. Il est, en somme, tout à fait acquis que ce véhément sursaut d'indépendance et d'unification berbères est parti de l'Aurès et qu'il n'a cessé d'y trouver son meilleur appui.

Même après la défaite, le pays chaouia n'est nullement conquis. Il reste animé d'une haine tenace contre les Arabes, et les Arabes, qui ont déjà fort à faire avec le reste de l'Afrique du Nord, ne tentent pas de s'y installer. Bien mieux, l'Islam, que les Arabes ont importé et qui, comme jadis le Christianisme, a vaguement recouvert les vieux cultes animistes, va devenir pour les Chaouia une arme de grand style : aussi furieusement qu'ils s'étaient donnés au Donatisme, ils se donneront au Kharedjisme ; à l'Islam aristocratique et dépravé de leurs ennemis orientaux, ils opposeront un Islam rigoriste, réellement égalitaire, démocratique, et feront de l'Aurès, du VIIe au Xe siècle, l'un des plus ardents foyers de ce schisme, tout au fond racial et social bien plus que religieux. C'est avec eux qu'il prendra l'attitude la plus offensive, ce seront eux, par exemple, qui seront les plus fermes soutiens d'Abou Yazid, « l'homme à l'âne », et les armées arabes, qui finalement viendront à bout

du Kharedjisme maghrébin, n'oseront se hasarder chez ses tenants les plus enragés.

Les hordes hilaliennes elles-mêmes, que les Fatimides au XIe siècle déchaîneront sur la Berbérie pour se venger de leurs mécomptes, suivront prudemment le pied du massif, et le pays chaouia sera préservé, non seulement de leur folie de destruction, mais de l'anarchie et de la démoralisation qu'elles entretiendront pendant des siècles dans le reste du pays.

A l'abri de ses montagnes, l'Aurès, jusqu'au XIXe siècle, vivra replié sur lui-même, mais imperméable à toute intrusion prolongée : les Hafcides de Tunis n'exerceront sur lui qu'une suzeraineté nominale ; quant aux Turcs, tout entiers à leur politique fiscale et peu portés à entreprendre sur la liberté des groupements, c'est tout juste s'ils obtiendront de temps en temps, sous la menace d'un pillage organisé, le versement de quelques impôts. Même quand il se tient à l'écart des révoltes ouvertes, le pays chaouia demeure obstinément le lieu-type de la dissidence.

*
* *

On ne s'étonnera pas qu'avec un tel passé et des conditions de vie qui n'ont pas changé, le pays chaouia ait été l'une des régions d'Algérie le plus tardivement touchées par l'occupation française. On peut dire que jusqu'en 1843 il est resté en marge des événements.

Mais c'était là l'un des points sur lesquels Abd-el-Kader devait naturellement compter pour prolonger sa résistance, et c'est lui, en effet, qui le provoque à faire acte d'hostilité ouverte. Une fois entraîné dans la mêlée, le pays chaouia, fidèle à lui-même, n'en démordra plus et, dans la pacification générale de l'Algérie, continuera longtemps de s'affirmer comme un bloc irréductible.

En 1843, le Khalifa de l'Emir, Mohammed-es-Seghir, s'était établi dans le Sud, à Biskra, avec une troupe de réguliers : de là, il se tenait en relations avec les tribus de l'Aurès et préparait manifestement un soulèvement de la région. Pour couper court à ces menées, le duc d'Aumale se porte sur Biskra en décembre 1843 et occupe la ville sans combat ; mais le Khalifa ne l'avait pas attendu et s'était replié avec ses hommes dans

l'Aurès. On l'y poursuit, sans pouvoir l'atteindre, cependant que les Chaouia, qu'excite d'autre part l'ex-bey de Constantine Ahmed, attaquent, au nord du massif, le camp de Batna. Le duc d'Aumale s'engage alors dans les montagnes, y pousse des reconnaissances pendant quatre jours, disperse ses adversaires en trois rencontres successives et reçoit des soumissions : à peine rentré à Batna, il apprend que des troupes indigènes de Biskra, gagnées par cette agitation, se sont révoltées, que trois officiers ont été assassinés et que le Khalifa est rentré dans la place ; il y court et rétablit l'ordre, puis revient en juin à Constantine. La question, c'est trop clair, n'était nullement réglée, et c'était six mois de campagne pour rien.

Deux ans se passent, la situation est toujours la même. En 1845, Bugeaud charge le général Bedeau de réduire une bonne fois à l'obéissance ces récalcitrants. On attaquera désormais le massif non plus par le Sud, comme avait fait le duc d'Aumale, mais par le Nord, où les vallées sont plus ouvertes. La besogne est rude, les guet-apens plus redoutables que partout ailleurs, et, comme à l'ordinaire, les soumissions qu'on jugeait les plus certaines restent sans lendemain. Les dérobades, surtout, rendent vains les meilleurs efforts : c'est ainsi qu'en 1847, le général Bedeau, ayant pénétré chez les Nemencha, ne trouve que le vide devant lui : à son approche, les Nemencha ont émigré dans le Souf ou en Tunisie. Tout est sans cesse à recommencer.

En 1848 encore, une nouvelle intervention s'impose. L'ex-bey Ahmed a fixé sa résidence dans ce pays qui se prête si bien à son dessein et, en attendant mieux, pratique une sourde politique d'obstruction : à son instigation, les caïds investis par la France sont traités en ennemis, perpétuellement menacés dans leur sécurité, démunis de toute autorité, les impôts ne rentrent pas, les habitants restent sourds à tous les ordres. Dans l'espoir qu'on matera ce mauvais vouloir en s'emparant de la personne d'Ahmed, une colonne part de Batna en mai, sous le commandement du colonel Canrobert, tandis que, de Biskra, le commandant de Saint-Germain barre la route du Sud : Ahmed, découragé par la défaite d'Abd-el-Kader, se rend, mais l'Aurès ne s'apaise pas pour autant.

En 1849, les troubles reprennent, si tant est qu'ils aient jamais cessé. En mars, le colonel Carbuccia va châtier une

tribu dont le cheikh a été assassiné. A la fin de la même année, le colonel Canrobert, prenant Batna pour base, se rend dans la vallée de l'oued Abdi, où les villages de Narah s'étaient soulevés : il se heurte à une résistance acharnée et il lui faut, le 5 janvier 1850, prendre d'assaut la position avec trois colonnes légères. Du moins pense-t-on que la répression terrible qui s'ensuit servira d'exemple.

Elle ne fait qu'exaspérer les esprits. A l'été de 1850, le général de Saint-Arnaud entreprend une campagne en règle. Il commence par construire une redoute à Khenchela, pour assurer la surveillance du massif du côté de l'Est, et y laisse une garnison : de là, avec 4.900 hommes environ, il s'avance chez les Nemencha, les traque en tous sens, les poursuit au-delà de Tebessa et les oblige à payer, en plus de leurs impôts, de fortes indemnités. Il parcourt ensuite l'Aurès et, pour punir le meurtre d'un soldat isolé, met à sac la grosse bourgade d'Ouledja, — ce qui lui permet du moins d'achever sa traversée de l'Aurès et de parvenir à Biskra sans être attaqué.

Pourtant, nul résultat définitif n'est encore acquis. Les agressions recommencent bientôt sur les points les plus divers. En juin 1852, par exemple, dix fantassins qui protégeaient la construction d'un caravansérail à Guelma sont attaqués, et deux d'entre eux sont tués ; dans le même temps, les Haracta et les Nemencha encerclent le poste d'Aïn Beïda et de nouvelles actions militaires sont nécessaires.

Quelques années se passent sans trop d'incidents. Est-ce donc fini ? Entre l'Algérie du Nord, qui s'ouvre largement à la colonisation européenne, et l'Algérie du Sud, où les oasis sont pour la plupart occupées, le pays chaouia va-t-il se résigner à la tranquillité ? Si peu qu'il puisse attendre d'une lutte qu'il poursuit en enfant perdu, il reste fermement sur son quant-à-soi, et tout lui est prétexte à mouvements insurrectionnels. En 1859, puis en 1879, la révolte en forme resurgit, exige des envois de troupes. Bien plus tard encore, en novembre 1916, une insurrection éclate à Aïn Touta-Mac-Mahon : le bordj administratif est incendié, et trois fonctionnaires français, le sous-préfet de Batna, l'administrateur de la Commune mixte, le brigadier forestier des Tamarins y sont massacrés.

Le pays chaouia ne connaît, en somme, que des apaisements passagers. Il demeure perpétuellement sur la défensive et, au

plus léger froissement de son extrême sensibilité ou sous la moindre excitation venue de l'extérieur, se précipite dans les pires violences.

*
* *

Ce qui, plus encore qu'une fermentation aussi continue, atteste la persistance de cet être historique, c'est, de siècle en siècle, et dans un tel carrefour d'influences, le maintien de ses traditions essentielles.

Le pays chaouia a gardé sa langue, qui est le berbère. Il forme une unité linguistique plus importante même que le groupe kabyle, puisqu'elle s'étend au Nord jusqu'à Sétif et Souk-Ahras, en passant par Saint-Arnaud, Chateaudun-du-Rummel et Sedrata, à l'Ouest jusqu'à une ligne qui joindrait Ngaous à Biskra, au Sud jusqu'au Sahara, à l'Est jusqu'au voisinage de la frontière tunisienne. Le massif de l'Aurès proprement dit est en grande partie peuplé de berbérophones purs, le reste parle berbère dans la vie courante et se sert de l'arabe, de plus en plus aussi du français, dans ses relations avec l'extérieur.

Son organisation sociale, dont les éléments sont la fraction et la tribu, n'a pas changé. Elle demeure fondée sur un principe démocratique. Ce n'est pas un chef qui détient l'autorité, mais une assemblée : la djemâa. Au dessous des djemâas officielles des douars, créées par l'administration française dans un esprit d'adaptation, continuent de fonctionner les anciennes djemâas berbères, gardiennes de coutumes juridiques qui n'ont rien à voir avec le droit coranique.

Il est musulman de nom, mais, tout raidi qu'il apparaisse dans son orgueil de combattant pour la Foi, il pratique un Islam assez mélangé, où prédominent les tendances propres à la religiosité berbère. Il est particulièrement attaché à cette anthropolâtrie déguisée, legs des anciens âges, qui parasite sur l'Islam nord-africain et qu'on appelle le maraboutisme : c'est là, dans les confréries, dans leurs rites respectifs, dans les zaouias qu'elles entretiennent, dans les tournées de propagande et les pélerinages qu'elles organisent, que réside la véritable vie spirituelle du pays, et c'est de là qu'en général partent les mots d'ordre.

Trois grandes confréries ont fait passer sous leur emprise l'Aurès et ses abords : celle des Rahmaniya, avec sa dérivation locale des Derdouriya ou Habbab, celle des Kadriya, celle des Chadeliya. En outre, certaines familles de la montagne se réclament d'ancêtres qui ont laissé une réputation de saints, c'est-à-dire avant tout de thaumaturges, et, tenues pour héritières d'une « baraka » plus ou moins efficace, bénéficient d'un prestige qu'elles s'entendent à monnayer : telles sont, rien que dans la Commune mixte d'Arris, les Ouled Sidi Abdesselam, de Tkout, les Ouled Sidi Fatallah et les Ouled Sidi Slimane ben el Hadjadj, du douar Kimmel, les Maçamda, du douar Tadjmout. Or, nulle autorité religieuse ne domine ce fourmillement de croyances et de pratiques, dont beaucoup n'ont plus avec l'Islam sunnite que de lointains rapports : ces créations du maraboutisme se disputent la clientèle, rivalisent d'activité et se livrent dans l'ombre d'âpre luttes d'influence, sans se montrer difficiles sur le choix des moyens.

Mais ce qui, dans cette religion chaouia, rompt davantage encore avec l'orthodoxie islamique, ce sont des usages d'origine franchement païenne, comme les sacrifices d'animaux, la célébration du printemps et de l'automne dans la vallée de l'oued Abdi, le carnaval de Khanga-Sidi-Nadji à l'occasion de la fête musulmane de la Achoura, ou encore l'étrange liberté reconnue aux femmes, aux « azriyas », entre leur dernier divorce et leur prochain mariage. On saisit là une forme du sacré qui vient du fond des temps.

La vie économique elle-même demeure soumise à son rythme et ses régles séculaires. Le Chaouia, au contraire du Kabyle, n'émigre pas et, par là, n'est guère amené à modifier sa conception de l'univers ni ses habitudes. La colonisation, d'autre part, est restée en marge de cette région déjà surpeuplée et peu accueillante : au Nord, Souk-Ahras et Guelma appartiennent déjà à la région tellienne ; Batna, plus proche du massif, ne compte que 7 à 8.000 habitants, dont moitié d'indigènes ; Tebessa, sur ses 5 à 6.000 habitants, n'a que 1.500 Européens ; Khenchela n'est qu'un village : le pays chaouia échappe ainsi à l'exemple européen, qui, ailleurs, a si fortement réorienté l'activité locale. Les procédés de culture et d'élevage que les ancêtres ont transmis sont pieusement conservés, et de très vieilles industries — tissage, tapis, sparterie, poterie

— résistent sans peine à la concurrence des objets importés.

Il n'est pas jusqu'à l'habillement qui n'ait gardé ici tout son caractère, alors que dans la plupart des autres régions de l'Algérie il a fait à nos modes de si larges emprunts. Le costume des femmes, tout spécialement, — lourdes robes amplement drapées, noires ou bleu foncé avec des liserés de couleurs vives et une ceinture de tons discrets, mantelet sous lequel brinqueballe une surabondance de bijoux et de parures, coiffure monumentale en forme de chaperon et qui se relie au reste du vêtement, — vaut aux Aurasiennes une surprenante allure hiératique.

Quand on aborde le pays chaouia, on a le sentiment d'entrer dans un monde où l'horloge des siècles s'est arrêtée.

*
* *

Il n'en est que plus curieux de constater avec quelle aisance ce conservantisme obstiné se plie aux circonstances pour perpétuer, contre vents et marées, l'esprit d'indépendance du groupement.

On l'a vu, au cours des âges, passer par des alternatives d'impétueuse offensive et de défensive patiente, bondir en avant ou s'isoler délibérément, faire servir à ses fins les diverses religions qui l'ont effleuré, prendre sous sa coupe les mécontentements d'alentour et prêter asile à toutes les sortes de rebelles, — dans tous les cas, protéger par les moyens les plus variés sa personnalité contre les menaces du dehors, qu'elles vinssent d'Orient ou d'Occident. En notre temps même, on va le voir, lui qui n'a jamais reçu de l'Islam que ce qui lui convenait, lui qui n'a cessé de regarder l'Arabe comme son pire ennemi, s'accorder au mouvement réformiste des Oulémas et le tourner dans le sens de ses préoccupations traditionnelles.

En août 1936, en effet [1], une section de l'Association des Oulémas algériens est créée à Haïdous, dans la vallée de l'oued Abdi, en plein cœur de l'Aurès. Qui donc avait pris cette initiative ? Des missionnaires musulmans venus d'autres

1. Cf. A. D., Le progrès du Réformisme musulman dans l'Aurès, in *La France méditerranéenne et africaine*, 1938, fasc. I, p. 87 et suiv.

régions, des citadins de Constantine ou d'Alger ? Non point, mais quatre jeunes gens de l'Aurès, mieux encore, quatre fils de familles maraboutiques, que leurs parents — rien que ce fait est singulier — avaient envoyés étudier à la mosquée de Sidi Lakhdar, à Constantine, sous la direction du cheikh Ben Badis.

Cette section se donna le nom arabe de « Chaaba el Dourousiya » (Comité de l'Enseignement), et son conseil de direction comprit bientôt, en plus des quatre fondateurs, deux autres représentants de grandes familles maraboutiques et un adepte de la zaouia Rahmaniya de Tibermacine, ancien élève, lui aussi, de Ben Badis. Cette rencontre du Réformisme algérien, tout entier tendu à rétablir l'Islam dans sa pureté originelle et à fondre le Maghreb dans l'unité, au moins morale, du monde arabe, avec le maraboutisme aurasien, — le plus éloigné qui soit de ces hautes visées, — c'était vraiment le mariage de la carpe et du lapin. Il fallait des Chaouia, habiles à concilier leurs luttes locales d'influence et leurs aspirations générales, pour s'y reconnaître.

Ce qu'il convient de retenir, c'est que ce ne fut pas là une manifestation passagère, ni le geste de quelques jeunes hommes désireux de se distinguer. La Chaaba el Dourousiya se dressa tout de suite un programme et le suivit avec une remarquable persévérance. Par la fondation de Cercles d'études ou « nadis » et d'Associations cultuelles musulmanes, chargées de réunir des fonds pour la construction et le fonctionnement d'écoles coraniques « rénovées », elle entreprit d'inculquer aux adultes aussi bien qu'aux enfants les connaissances jugées indispensables à la formation d'un bon musulman. Par une propagande soutenue et, le cas échéant, par la force, elle se proposa de purger l'Islam chaouia de ses survivances païennes, — ce qui, d'ailleurs, n'alla pas sans encombre. Enfin, et surtout, partant de ce principe que le temporel et le spirituel sont dans l'Islam intimement liés, entraînée d'autre part dans le mouvement de revendications indigènes qui, à ce moment-là, battait son plein avec le Congrès musulman, la Fédération des élus musulmans du département de Constantine et le Parti populaire algérien, elle se tourna de plus en plus vers l'action politique, organisa réunions sur réunions, harcela de ses critiques l'administration, munit ses orateurs de thèmes et de slogans où les mots « abus

de pouvoir », « droits », « indépendance », revenaient comme des ritournelles et firent frémir d'aise le viel esprit d'opposition chaouia.

Témoin ce tract distribué à l'occasion d'une réunion tenue à Tiskifine, et dans lequel une doctrine de large inspiration se trouve d'ailleurs ramenée d'assez évidente façon aux soucis persistants du particularisme régional :

« O peuple, nous te parlons au nom de la fraternité religieuse et nationale, nous te supplions de porter attention sur ce qui se passe actuellement dans l'Aurès.

« Des gens sans aveu cherchent à semer parmi les tiens les germes de la haine, de la contradiction, de la dissension, à allumer le feu de l'animosité entre ceux qu'unissent une même religion, une même langue, ainsi que des espérances et des déceptions identiques.

« Ne soyez plus les dupes de certaines personnalités malfaisantes qui voudraient vous voir rester tels que des vaches bonnes à traire, des proies faciles, des balles entre les pieds des profiteurs qui cherchent à vous ruiner.

« Vos montagnes sont riches, leurs terres sont stériles et vous êtes pauvres. Vos enfants peinent et souffrent et les loups se partagent les fruits de leur labeur. Acceptez-vous sans protester toutes ces contraintes ? Non. Vous vous êtes aperçus des conséquences de votre apathie. Vous avez mesuré la valeur des trésors que vous avez perdus. Vous vous êtes rendus à l'évidence.

« Nous constatons ce réveil en vous voyant accorder votre appui aux Oulémas, aux élus indépendants, aux apôtres qui proclament les principes de justice et de fraternité qui sont de règle dans l'humanité.

« N'oubliez pas que vous êtes les enfants d'une nation arabe et musulmane...

« Populations généreuses de l'Aurès, mettez-vous à l'œuvre et bannissez tout ce qui vous divise. »

La réponse à cet appel ne traîna pas. En août 1937, le caïd du douar de l'Oued Abiod, représentant de l'autorité française, était frappé de plusieurs coups de couteau, et ce fut le point de départ de toute une série d'agressions, de démonstrations hostiles, de refus d'impôt. Derdouri Amar, président de la

section des Oulémas réformistes de l'Aurès, considéré comme le principal instigateur, fut arrêté en octobre, — ce qui amena une détente, prolongée par les événements mondiaux qui suivirent.

Mais, comme toujours, le particularisme chaouia n'attendait que l'occasion de resurgir. On en eut la preuve tragique en mai 1945, avec ce que l'on appela les émeutes de Sétif et de Guelma [1]. Sous des excitations mêlées, c'est dans l'Algérie tout entière que semblait s'annoncer un soulèvement. Or, il y eut bien par-ci par-là quelques incidents : en Kabylie, ce fut déjà plus grave ; mais le mouvement ne prit une réelle ampleur que dans les régions européanisées de Sétif et de Guelma, comprises dans le rayon d'action du pays chaouia.

A la vérité, ce ne fut un coup de foudre que pour ceux qui avaient adopté une fois pour toutes la politique de l'autruche. Depuis quelque temps, tout, et jusqu'aux conseils de révision, était prétexte à manifestations séparatistes dans les centres de colonisation, cependant que les pasteurs chaouia, qu'un rythme saisonnier ne ramenait ordinairement qu'en petit nombre sur les rives de la Seybouse, s'accumulaient cette année-là dans le voisinage immédiat des villes.

Le 8 mai 1945, fête de la Victoire, était le jour choisi pour le déclenchement de l'opération. Au signal donné par les émeutiers citadins, les troupes de choc que représentaient les Chaouia devaient se lancer à l'assaut des villes et des villages. La présence d'esprit des autorités empêcha la synchronisation prévue, et la défense eut ainsi le temps de s'organiser ; mais il y eut, dans les fermes isolées et jusque dans les villes, de nombreuses victimes et des scènes de sauvagerie indicibles.

Pour ceux qui ont assisté sur place à ces événements, il était impossible de ne point évoquer les Circoncellions. A des siècles de distance, c'était la même allure de Jacquerie et le même complexe de fanatisme religieux, de revendications sociales, de rancunes ethniques. Une fois de plus, le pays chaouia avait jeté, dans un débat de portée générale, sa volonté particulière d'indépendance [2].

1. Cf. E. Vallet, *Un drame algérien ; la vérité sur les émeutes de mai* 1945. Constantine, 1948.

2. Tout récemment encore, en avril 1950, on a découvert en Algérie un complot qui avait pour objet un soulèvement général du pays et tous les

A tous les moments de la vie algérienne, le pays chaouia apparaît ainsi comme un bloc de résistance, un groupement qui refuse de renoncer à son être, comme un refuge pour les éléments rebelles des pays environnants, et comme une « caisse de résonance », où viennent s'amplifier les ondes émises en d'autres points de la Berbérie. Notons aussi qu'en toute circonstance se révèlent ces deux aspects de son tempérament, liés à son double genre de vie : l'entêtement du sédentaire, qui tremble pour l'intégrité de son foyer, la fougue du nomade, qui hume dans le vent l'odeur de la razzia.

Il n'est pas en Algérie de région historique mieux caractérisée ni plus fidèle à son rôle traditionnel, et les historiens qui se sont souciés de percevoir des lignes de force sous le tumulte des faits, — notamment Georges Marçais, avec son intelligente et solide érudition, E. F. Gautier, avec sa puissance d'intuition et son sens aigu des réalités géographiques [1], — ont fortement marqué, pour les périodes qu'ils ont étudiées, son action toujours originale et souvent décisive. Pout ce qui regarde le présent, il faut bien avouer que l'insertion d'un tel pays dans les contours rigides de notre cadre départemental est une gageure.

Georges HARDY,
de l'Académie des Sciences coloniales.

quotidiens en ont parlé. Mais, alors que dans le reste de l'Algérie l'organisation était toute sporadique et à peine ébauchée, il semble bien qu'elle ait été toute prête à l'action dans le Constantinois, c'est-à-dire dans ce qu'on peut appeler la zone d'influence du pays chaouia.

1. Cf. Georges MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècles*, Paris, 1913. — E. F. GAUTIER, *Les siècles obscurs du Maghreb*, Paris, 1927, et *Genséric, roi des Vandales*, Paris, 1932.